

# Diffuser ou débattre : rôles de la muséologie des sciences

Cécile Debart, Yves Girault<sup>1</sup>, Paul Rasse<sup>2</sup>

Résumé : Les différentes conceptions que chacun peut avoir sur l'environnement déterminent les formes de médiation relative à l'environnement. Il en est de même pour la muséologie de l'environnement : ainsi à une conception biocentrique de l'environnement est associée une muséologie conservacionniste, esthétique et affective, à la conception technocentrique une muséologie axée sur la recherche, et enfin, à la conception anthropocentrique, une muséologie politique et sociale. Si les deux premiers types de muséologie sont nécessaires et coexistent actuellement en matière de médiation environnementale, il n'en va de même pour l'approche sociale, qui nécessite la mise en place de nouvelles formes de médiation. Nous proposons celle de mettre la science en débat et en discussion, en s'inspirant du concept d'espace public cher au philosophe Habermas. Pour cela, nous tentons d'analyser de quelle manière l'objet peut être porteur de débats et de discussion, et comment cet objectif d'espace public va se confronter à la politique institutionnelle des musées.

Mots-clés : environnement, débat, discussion, espace public, questionnement politique et social.

Summary : The different misconceptions on the environment determine the different kind of environmental mediation and environmental museology. Thus, the misconception which confuse nature and environment is associated with a preserved, aesthetic and emotional museology, the second misconception look on environment as a scientific problem and determine a museology based on scientific. At least, a political and social museology square with an approach which consider environment as a social and political problem. The two first misconceptions are necessary and frequently meeted, instead of the last one, the social and political approach, which need to invent new kind of mediation. We intend to debate and discuss science, as the Habermas' idea mean : « the public place ». Then, we have to analyse how the object could occasion discussion and debate, and to study the meeting between the public place and the institutionnel museums' project.

Key-words : environment, debate, discussion, public place, political and social approach.

---

<sup>1</sup> Muséum National d'Histoire Naturelle, ermm@mnhn.fr

<sup>2</sup> Université de Nice, rasse@unice.fr

Dans les années 1970, la problématique environnementale gagne toute la société : les médias, les préoccupations quotidiennes de tout un chacun, mais aussi l'industrie, l'économie, la recherche scientifique, l'éducation, la politique etc. Les musées ne seront pas en marge de ce phénomène et la communauté muséale internationale incite le musée à tenir un rôle dans cette problématique environnementale. Ainsi émerge le concept de muséologie de l'environnement. Celui-ci est caractérisée par un champ interdisciplinaire complexe, qui induit un véritable questionnement : la vulgarisation traditionnelle sera-t-elle suffisante pour inscrire les musées dans cette voie ou bien va-t-il falloir revoir les fondements de la médiation muséale. Nous allons voir que la muséologie de l'environnement recouvre différentes approches et types de médiation scientifique, déterminés par différentes conceptions sur l'environnement.

### 1. Des conceptions à la médiation : les trois principales tendances de la muséologie de l'environnement

Le terme environnement, malgré son utilisation courante et ses enjeux, souffre d'un manque de clarification. Il est porteur de multiple sens, et la bibliographie à ce sujet montre toute la polysémie de ce terme. A titre d'illustration, nous retenons ici trois principales conceptions sur l'environnement.

Une première conception est la **vision biocentrique**, qui est selon Boillot-Grenon<sup>3</sup> une approche qualitative de la nature, mise en avant par de nombreux scientifiques et défenseurs de la nature : philosophes ou artistes ... L'environnement apparaît alors comme un ensemble de composantes physiques, chimiques et biologiques qui sont en relation d'interdépendance au sein d'écosystèmes. La distinction environnement et nature est difficile à percevoir. Les présupposés à cette conception sont que le respect de la nature est associé à sa connaissance, avec comme corollaire le risque de minimiser l'impact des actions humaines sur l'environnement. C'est le cas de la théorie de Gaïa qui reconnaît un écosystème Terre autorégulateur<sup>4</sup>. Cette vision de l'environnement **conservationniste et esthétique** a pour principal objectif la **sensibilisation** dans l'éducation à l'environnement. Il s'agit avant tout de préserver le patrimoine ( naturel, culturel ) et de le valoriser dans son sens esthétique. Cette volonté de préservation apparaît en 1870 aux Etats-Unis avec la création du parc naturel de Yellowstone. La valorisation esthétique prend place dans les cabinets de curiosité où la nature est admirée et explorée (du XV<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle). Aujourd'hui, les parcs naturels régionaux et nationaux, les écomusées rentrent dans cette approche conservationniste et certains musées abordent l'environnement dans une approche esthétique et affective par des expositions faune/flore par exemple.

A cette première vision biocentrique de l'environnement s'oppose une **vision technocentrique**, qui considère l'environnement comme un éco-sociosystème<sup>5</sup>, caractérisé par des relations dépendantes et réciproques entre l'homme et les composantes physiques, chimiques, biologiques, économiques, sociales et culturelles du milieu. Cette vision qui s'appuie sur l'expertise scientifique considère l'environnement sous deux aspects : l'environnement-problème et l'environnement-ressource. Selon Boillot-Grenon (op. cit.), le point fort de cette vision est la conscience des interactions et du double décentrement de l'homme par rapport à la nature, la déviance possible étant de développer une peur légitimant l'intervention du couple politique-expert. Cette vision de l'environnement comme objet d'expertise amène à un deuxième axe de la muséologie de l'environnement : il s'agit d'une muséologie basée sur **la recherche scientifique et sur les collections**. L'environnement est affaire de spécialistes qui réalisent par exemple des recherches sur la biodiversité, sur la reproduction des espèces menacées dans les parcs zoologiques en vue de réintroduction, ou encore des recherches dans les vergers, conservatoires botaniques etc. Au niveau de la médiation, il s'agit de transposer les résultats scientifiques sur des thèmes environnementaux dans un souci de sensibilisation mais aussi de **responsabilisation**. Le musée, lieu privilégié de **vulgarisation** des connaissances scientifiques, est aussi le lieu de la soumission à la parole savante. Les savoirs sont médiatisés dans une perspective encyclopédique, ils représentent un corpus dont chaque parcelle est juger incontournable essentielle, indispensable, si bien que seuls les experts ont le droit d'avoir une opinion et un regard critique sur les contenus. Mais comme le précise Lévy-Leblond « *un expert dans un domaine est un non expert dans presque tous les domaines* ». La

---

<sup>3</sup> Francine Boillot-Grenon, *L'évaluation, moteur de l'innovation, Processus de conception d'un livre-jeu d'éducation et de vulgarisations environnementales*, Thèse, Université de Genève, 1996.

<sup>4</sup> J. Lovelock, *Gaïa : the world as a living organism*, in *New Scientist*, vol 18, 1986.

<sup>5</sup> L. Goffin, *Comprendre et pratiquer l'environnement*, Paris, Médiathèque de la communauté française de Belgique, 1993.

conception de telles expositions repose donc sur la contribution d'un très grand nombre d'experts, au risque de ne présenter qu'un patchwork d'avis sur des problématiques actuelles. Dans ce contexte comment le commissaire scientifique, le muséologue ou le pédagogue pourrait-il présenter une vision globale et intégrée des problématiques environnementales ? Le médiateur a donc pour principal objectif de traduire en données simples et accessibles au plus grand nombre les avis des divers scientifiques. Ce travail, on s'en doute aisément, est le fruit de nombreux conflits plus ou moins feutrés. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de savoir qui aura la responsabilité finale de relecture du texte, au nom de quelle expertise. Là, le public est passif, rassemblé pour recevoir des leçons de vérité ( la science est le plus souvent présentée comme la réalité vraie), exclu, renvoyé à sa barbarie parce qu'il ne comprend rien ou pas grand-chose de ce qui se dit et se donne à voir dans les musées érigés en temple de la science<sup>6</sup>. Cette conception du musée est perpétuée encore aujourd'hui malgré toutes les révolutions muséologiques apparues au cours des siècles. La muséologie d'idées, l'interactivité et la prise en compte des publics sont autant d'exemples d'une certaine évolution de la muséologie, malgré laquelle, la majorité des musées actuels restent dans ce schéma de médiation décrit plus haut.

Enfin, le troisième type de conception sur l'environnement s'inscrit dans une **vision anthropocentrique**, qui considère l'environnement comme un sociosystème. « *C'est le résultat d'une négociation sociale permanente qui dépend d'une réalité contextuelle donnée* »<sup>7</sup>. L'environnement apparaît alors comme une construction sociale qui reflète les représentations propres à chacun, qui s'inscrit dans un **questionnement politique et social**. L'environnement est un objet d'études qui concerne tout le monde et c'est la participation de chacun qui est recherchée. Cela correspond aux objectifs propres à l'éducation à l'environnement d'incitation à la prise de décision et à l'action. Nous pensons que c'est dans cette perspective qu'effectivement le musée s'inscrit dans un rôle d'utilité sociale. Cette perspective s'intègre alors dans une nouvelle conception de la médiation scientifique qui repose moins sur la vulgarisation des savoirs que sur leur **mise en débats et mise en discussion**. Le musée devient alors un forum, un lieu de discussion, de débats critiques sur des controverses, sur l'histoire des sciences et leur capacité à transformer le monde et sur la dimension sociale et politique de la science. La médiation consiste à animer le débat entre experts scientifiques et le public. La science n'est pas neutre, le musée s'engage mais renonce à asséner une vérité tangible, avance seulement des arguments opposés. Le rapport au savoir est alors critique, discursif, délibératif, forgé dans l'assentiment collectif d'une opinion publique influente, mobilisée, servant de caisse de résonance aux acteurs politiques dans une perspective d'action, de maîtrise de l'avenir de l'univers. Cette mise en discussion de la science dans une perspective sociale et politique permet également d'éviter la simplification, le dogmatisme, l'expertise et le technocratie. C'est finalement se placer dans la perspective de mettre la science en culture<sup>8</sup>, ce qui correspond à l'inscription d'une réflexion sociétale dans le coeur même de l'activité scientifique et à l'exercice de la démocratie par tous et non par les seuls experts dans les choix de société scientifiques et techniques. L'environnement et la santé apparaissent alors comme les vecteurs les plus puissants de pénétration de la science dans la culture<sup>9</sup>. Cette conception de la médiation des sciences est en train d'apparaître actuellement : en effet, les musées de sciences ont tendance à se transformer : des sujets mêlent la science dans ses rapports à la technique, l'économie, le politique. La science est présentée comme un fait sociétal, dans sa dynamique et dans la perspective d'une meilleure maîtrise de notre monde<sup>10</sup>. Il en est ainsi de l'évolution des musées de la santé. J. Poisat souligne que le patrimoine hospitalier « *n'est plus considéré seulement pour son aspect esthétique ou scientifique, mais surtout comme mémoire de l'évolution de l'hôpital, de sa vie quotidienne et de ses fonctions comme de ses grands événements ; mémoire également des transformations des conceptions de l'assistance et de la santé* »<sup>11</sup>.

conception sur l'environnement	muséologie de l'environnement	médiation scientifique
--------------------------------	-------------------------------	------------------------

<sup>6</sup> Paul Rasse, *Techniques et culture scientifique au musée, ingénierie et communication des musées de société*, Presses Universitaires de Lyon, 1997.

<sup>7</sup> Lucie Sauvé, *Pour une éducation relative à l'environnement.  l ments de design pédagogique*, Paris, Ed. Eska, 1994.

<sup>8</sup> Jean-Marc Lévy-Leblond, *La pierre de touche, la science à l'épreuve*,  d. Folio, 1996.

<sup>9</sup> C. Limoges, P. Doray ., *Le débat public comme apprentissage social et comme régulation constituante : le cas de l'environnementalisation*, in actes du colloque international de Montréal, Quand la science se fait culture, Québec, Multimondes, 1994. Larose R, Girault Y, *Feelings or metacognition in ecology. Proceeding of the third international seminar misconceptions and educational strategies in science and mathematics*.

<sup>10</sup> Schiele et Koster, Bradburne, Davallon 1998, Durant, 1993

<sup>11</sup> lettre de l'OCIM, n 53, p5.

biocentrique	approche conservationniste, esthétique et affective	montrer (sensibilisation)
technocentrique	approche scientifique	diffuser la science (responsabilisation)
anthropocentrique	approche sociale	discuter la science (incitation à la décision et à l'action)

## 2. Le concept d'espace public<sup>12</sup>

L'espace public est défini par Habermas<sup>13</sup> comme un espace autonome de discussion, de critique, de débat libre et ouvert à tous. Ce concept a émergé à la fin du XVIIème siècle, début XVIIIème suite à un long processus historique lié à une transformation profonde du tissu économique et social. Dans la sphère privée bourgeoise, la découverte de l'individualité et d'une force sociale capable de se confronter à la sphère du pouvoir établi (celle de la cour et de l'Église) induit l'émergence de cet espace public. Il prendra la forme de salons, de sociétés savantes ou encore de cafés et sera caractérisé par le pouvoir de chacun à critiquer ou à débattre. D'abord confinée à la littérature et aux arts, l'instance critique s'étendra à la politique à l'approche et pendant la révolution française.

Kant<sup>14</sup>, considéré par certains comme l'auteur du concept, voit dans l'espace public l'usage de la raison comme « *seul tribunal auquel tout doit être soumis, y compris la société ecclésiastique, la religion, le prince et la constitution* ». Ainsi défini, l'espace public atteint son apogée au XVIIIème siècle, mais va peu à peu au cours des siècles, décliner pour diverses raisons : le repliement de la sphère privée domestique sur elle-même se limitant à la cellule familiale, l'apparition de nouveaux médias. Finalement, au XXème siècle, une consommation culturelle passive pour la plus grande partie du public va s'opposer à une minorité de spécialistes ( l'intelligentsia) qui fait un usage privé de la raison et de la critique. Ainsi donc aujourd'hui il existe un espace de débat et de réflexion, mais il est privé et appartient aux décideurs politiques et scientifiques. Selon Habermas, l'espace public n'existe plus et la domination bourgeoise de l'intelligentsia du XXème siècle a finalement remplacé la domination de la cour au XVIIIème siècle. « *L'espace public, préstructuré et dominé par les mass média, est devenu une véritable arène vassalisée par le pouvoir* »<sup>15</sup>.

A cette vision pessimiste (relativisée par Habermas quelques années plus tard), s'oppose une autre vision qui met en avant l'existence d'espaces publics autonomes, partiels, alternatifs qui émergent au sein de la culture de masse. On peut citer par exemple l'apparition des forums internet nés avec le développement des Nouvelles Technologies de l'Information ou encore le glissement de nombreux débats environnementaux, souvent relatifs à l'aménagement du territoire, qui passent du forum spécialisé vers la place publique. Ce peut être également le cas des mouvements pétitionnaires où des décisions initialement politiques et privées qui se retrouvent sur la place publique. Ainsi des espaces publics existeraient et l'objectif est de les reconquérir. Ducol<sup>16</sup> propose alors une nouvelle définition de l'espace public actuel, basée sur différentes théories entourant la raison :

- *la raison est démocratique* , elle a émergé dans la Grèce classique qui considérait que « *les affaires communes ne peuvent être réglées, les décisions d'intérêt général prises qu'au terme d'un débat public et contradictoire, ouvert à tous et où les discours argumentés s'opposent les uns aux autres* »<sup>17</sup>. Le débat est alors une technique de décision sociale.

<sup>12</sup> Paul Rasse,

<sup>13</sup> J. Habermas, *L'espace public*, Éd. Payot, 1996.

<sup>14</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, préface de la première édition, 1781.

<sup>15</sup> Habermas, op.cit.

<sup>16</sup> Claudine Ducol, *La rhétorique de l'éthique*, in Méthodes et conduites du débat public, Les cahiers de Jéricost, IUT de Tours, 1997.

<sup>17</sup> J.P. Vernant, *Raison d'hier et d'aujourd'hui, Entre mythe et politique*, Seuil, 1996.

- *la raison est éthique*, elle considère comme semblable la liberté des uns et des autres, ce qui implique dans le monde scientifique qu'il faut une éthique de précaution qui respecte la liberté de chacun afin d'éviter de nouveaux scandales du type du sang contaminé chez nous ou des stérilisations forcées dans certains pays nordiques.

- *la raison est rhétorique*, la discussion et l'argumentation sont les fondements de la citoyenneté selon Ricoeur<sup>18</sup>.

Au sein des espaces publics partiels, Rasse (op. cit.) voit quant à lui, dans l'évolution des musées de société, la reconquête de l'espace public. En effet, contrairement à ce que l'on pense couramment, ce n'est pas à la révolution française que les musées s'ouvrent au public et à la société. Malgré le projet idéaliste révolutionnaire d'une culture accessible à tous, le musée reste un lieu fermé, académique, où la domination idéologique contrôlée par les scientifiques provoque exclusion et soumission des rares visiteurs. Ce n'est que dans les années 1970 que le musée tend à s'ouvrir réellement au public et à la société. Une nouvelle conception du musée, comme espace où le public peut mettre en question les représentations de la culture et leurs significations et nourrir ainsi une culture collective sur l'humanité et le sens de l'histoire émerge alors par le biais des musées de société<sup>19</sup>. Dans ces musées, le public intervient directement ou indirectement sur le contenu des musées et change ainsi son rapport à l'exposition et au savoir. Cette évolution est due notamment à une réaction des populations qui avaient le sentiment de perdre leur identité face à la disparition de nombreux secteurs d'activités industrielles et donc de modes de travail et de vie, mais aussi face à la mondialisation et le brassage des cultures. Il en est de même pour les paysages, qui « *ont généralement contribué dans le passé à éviter la ségrégation sociale ... et qui peuvent ... aujourd'hui permettre aux populations de conserver ou de trouver leur identité* »<sup>20</sup>. Peu à peu, à l'instar des musées qui deviennent un lieu d'affirmation d'une identité, la mise en valeur d'ensembles patrimoniaux, l'invention du paysage comme espace d'émotion sensible, mais aussi de savoir et de représentations deviennent donc des axes forts des politiques d'aménagements, et de développement économique des régions (création de parcs régionaux). Dans ces deux cas, les équipes muséales (le plus souvent issues de la population locale) s'efforcent d'associer les populations dans leurs différentes composantes (élus locaux, acteurs économiques et culturels, associations), de recenser les potentialités écologiques et paysagères d'une part, et ethnologiques, culturelles et économiques d'autre part. Ainsi, la population est intégrée dans le projet : d'abord au moment de sa présence dans le musée ou le parc régional (visite, manifestation), mais aussi par l'intérêt qu'elle accorde à son patrimoine et à son projet de développement (en donnant ses propres objets par exemple) et enfin par la constitution d'une communauté, autour du musée, d'érudits d'histoire locale, souvent amateurs et autodidactes. A titre d'exemple, dans les musées de société, les objets mis en exposition sont issus du territoire et appartiennent à la population. Le musée de société devient ainsi un espace public de savoirs populaires et non plus un lieu de diffusion de savoirs savants choisis et détenus par la communauté scientifique. La discussion provoque le brassage d'idées nouvelles et l'émergence d'un regard critique à l'égard de l'histoire sociale du savoir. Du flux unilatéral d'informations, on arrive à un modèle de circulation, de diversification, de confrontation de plusieurs flux d'informations qui donnent un sens aux savoirs. Le musée devient alors dans cette perspective « *un espace communicationnel mis publiquement à la disposition de la société, à l'aide duquel elle se pense et se représente dans sa dynamique historique* »<sup>21</sup>.

De plus, le musée de société a élargi son champ d'intervention à la société toute entière, aux cultures populaires, à l'environnement, et même pour certains d'entre eux, aux préoccupations sociales et politiques du moment. C'est un nouveau rapport au savoir où chacun se découvre des capacités d'émettre un jugement, de débattre de ce qui lui est donné à apprendre à partir de ce qu'il est, de ce qu'il sait et de ce qu'il veut devenir. Le musée tend alors à subir une double mutation : mutation des contenus (résultant non plus de choix académiques mais d'un intérêt du public pour telle thématique ou tel objet) et une mutation du rapport à ces contenus, aux savoirs (d'un rapport de dominé par le savoir-savant dominant, le visiteur établit un rapport égalitaire avec le musée et une confrontation au savoir). Le musée de société est donc un espace public. Est-ce transposable aux musées de sciences ? Finalement, le musée de sciences peut-il devenir un espace de communication, d'information du public, mais aussi de débats sur

---

<sup>18</sup> Paul Ricoeur, *Avant la loi morale, l'éthique*, Encyclopedia Universalis, Symposium, 1993.

<sup>19</sup> par musées de société, on entend écomusée, musée d'histoire locale, les musées d'ATP, les musées techniques et industriels.

<sup>20</sup> H. Doerr, C. Breton, *Le métier de médiation du patrimoine intégré*, Études et réflexion, n°19, 1996.

<sup>21</sup> Paul Rasse, op. cit.

des sujets controversés qu'il met en scène ? Nous allons tenter d'analyser de quelle façon l'objet du musée peut être porteur de débats.

### 3. Caractéristiques de l'objet par rapport au débat<sup>22</sup>

Comme les objets, les collections de zoologie sont polysémiques. Ils s'offrent à différents regards, différentes interprétations, celle du savant, celle du chasseur, celle du militant écologiste, celle du consommateur. Le profane qui le découvre, peut prendre connaissance, conscience de sa valeur symbolique ( en raison de sa capacité à incarner tel ou tel élément du débat). L'objet devient alors médiateur et le sujet de rencontres possible entre différents points de vues. En même temps, le débat reste ouvert, le visiteur peut ne pas s'arrêter ou avoir un autre point de vue, l'interpréter en fonction d'autres préoccupations.

Les objets ont une valeur émotionnelle forte. Certaines fois, l'objet se suffit à lui-même ( ce que l'on appelle les jocondes ou les objets phares des musées). D'autres fois, ils sont mis en relation les uns avec les autres dans l'exposition, mis en scène par la muséographie et prennent alors une dimension symbolique forte propre à soulever des questions, à susciter la discussion. C'est le cas par exemple dans l'acte III de la Grande Galerie de l'Évolution du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris de la salle des espèces disparues. Cette salle, en créant une ambiance de « sanctuaire » crée une certaine émotion susceptible d'ouvrir une discussion entre les visiteurs. De même, dans la même exposition, l'accumulation de poubelles peut provoquer une discussion sur les déchets. Remarquons cependant, que cette émotion peut également être porteuses de fausses interprétations : des phénomènes moins visibles donc moins facilement « montrables » comme la bioaccumulation ( proposée par l'artefact du dauphin) n'ont aucun effet émotionnel et sont pourtant tout aussi importants que les déchets quotidiens. De plus, l'émotion peut également amener à une certaine irrationalité, cultivée par certaines associations de défense de la nature et de l'environnement.

Les objets ont une capacité à objectiver le débat : le loup ( projet d'une maison de loup dans l'arrière pays niçois), les animaux disparus ( Grande Galerie) sont là, tangibles, présents devant le public, ils posent le problème, l'incarnent, lui donnent de la réalité. En même temps qu'ils l'enracinent, ils empêchent les tergiversations, les dérives idéologiques. Contre les simplifications de l'esprit, ils réintroduisent de la complexité. C'est le cas par exemple, toujours dans la Grande Galerie, de l'artefact Rhône, qui tend à montrer la complexité au travers de plusieurs dispositifs : maquettes, dioramas, audiovisuels. De même, à la suite du Rhône, la structure métallique portant des audiovisuels permettait d'introduire la complexité en présentant la diversité culturelle des opinions sur la biodiversité. Enfin, à la Cité des Sciences et de l'Industrie, l'exposition permanente sur l'environnement propose un audiovisuel sur le thème des CFC. Il présente non seulement le point de vue des scientifiques mais aussi celui des industriels, des politiques ou même des citoyens. Ainsi, le visiteur assiste à un débat virtuel qui consiste à montrer qu'il n'existe pas une solution à un problème, mais diverses solutions à divers problèmes, selon les acteurs et les enjeux.

Les objets et les collections ont en outre une dimension historique, si bien qu'ils donnent du relief et de l'épaisseur au débat, et l'inscrivent dans le temps. Ainsi, dans l'acte III, les maquettes du quartier du muséum à différentes époques inscrivent la notion de transformation des paysages dans le temps.

Enfin, les collections sont également le support d'une action culturelle de mise en débats de la science. L'objectif est alors de « *participer à la formation d'une nouvelle citoyenneté en fournissant aux visiteurs, d'une part, les clés de leur environnement actuel, et d'autre part, une ouverture sur le monde de demain. Cet objectif se trouve particulièrement réalisé dans le cycle « une expo, des débats » que nous proposons une fois par mois dans le cadre de la politique culturelle de l'établissement. Nous invitons des spécialistes de divers horizons qui sont amenés à proposer leurs points de vue sur des thèmes liés aux expositions en cours ou d'intérêt plus général. Cette*

---

<sup>22</sup> nous devons préciser ce que nous entendons par débat : il s'agit d'une part d'élargir le sens d'une exposition et d'autre part de créer une discussion autour de l'exposition, soit entre les visiteurs ( rappelons que 91 % des visites se font en groupe -Développement culturel, n°5, 1994-), entre scientifiques et entre visiteurs et scientifiques.

*présentation contradictoire permet au public de se forger ses propres opinions sur des sujets actuels* »<sup>23</sup>. De plus, des événements organisés autour des expositions permettent d'élargir le sens d'une exposition, et donc d'élargir le débat quand il existe. Les concerts qui ont entouré l'exposition ILE ont permis d'aborder l'insularité d'une autre manière.

#### 4. Possibilités et limites de l'espace public muséal par rapport à la politique institutionnelle

En abordant des thèmes polémiques, le musée approche un terrain délicat. Il doit alors se questionner de façon à envisager l'entrée du politique et du social dans les musées. Tout d'abord, jusqu'où le musée peut-il et veut-il aborder des questions touchant au développement des sciences là où elles posent de véritables problèmes de société ? On peut alors opposer aux deux extrêmes que sont la neutralité et le militantisme, l'objectivité scientifique. On peut également ajouter que dans ce même sens, le débat et la discussion sont les garants d'une indépendance et évitent d'être partisan.

Une autre question que devront se poser les responsables des musées, est de savoir quel engagement le visiteur va accepter. En effet, il ressort d'une étude sur les attentes des visiteurs en matière d'expositions environnementales<sup>24</sup>, que ces derniers demandent à la fois un engagement (c'est à dire des explications géopolitiques, des critiques des systèmes économiques) et le respect d'une indépendance et d'une absence de politisation.

Enfin, le musée peut-il devenir un service public dont la mission est d'aider le public à faire des choix et à intervenir ? Si en matière d'environnement, nous prenons l'exemple de deux événements qui ont eu lieu en France au printemps 1998, à savoir un débat sur l'extension des périodes de chasse et un débat sur le génie génétique, on peut se demander si des musées d'histoire naturelle auraient pu participer à ces débats. Des collections montrant des espèces disparues ou bien les conséquences de la domestication permettraient de le faire. Le problème ne se situe plus au niveau de la muséographie, mais au niveau de la politique institutionnelle des musées. Par exemple, en Suisse, les musées ont quant à eux intégré un débat national sur le génie génétique, dans lequel chaque citoyen pouvait participer par le biais d'un référendum. A cette occasion, certains musées (la fondation<sup>25</sup>, ou encore l'alimentarium) se sont impliqués et ont proposé des expositions relatives au génie génétique.

En conclusion, nous retiendrons que l'espace public est un lieu de débat où s'effectue un usage public de la raison et de la discussion. Il apparaît alors que les processus d'apprentissage au musée en tant qu'espace public se feront par la confrontation :

- confrontation avec l'environnement et ses problèmes : connaître et comprendre les problèmes en rendant visible la controverse : les enjeux, les acteurs. Cette confrontation pourrait être assimilée à l'usage de la raison éthique définie plus haut, mais devra passer avant tout par une phase de conflit cognitif par laquelle les représentations du visiteur sur l'environnement évoluent.
- confrontation avec la société : donner au visiteur le sentiment d'une force sociale, replacer le visiteur dans son rôle de citoyen capable d'agir, de critiquer, ce qui pourrait correspondre à l'usage de la raison démocratique.
- confrontation avec les autres : il s'agit de développer les capacités d'argumentation et de discussion permettant entre autres aux visiteurs de laisser une trace de son opinion et de se positionner par rapport aux autres. C'est alors l'usage de la raison rhétorique.

C'est par le biais de l'étude de ces processus propres à l'espace public que l'on pourra tenter de structurer cette nouvelle forme de médiation qu'est la mise en discussion des sciences. Celle-ci permettra alors un questionnement social et politique des sciences qui sera à même de contribuer au développement d'une

---

<sup>23</sup> Yves Girault, Françoise Guichard, *Du Jardin des Plantes à la GGE : la prise en compte des publics*, in André Giordan (dir), *Musées et médias pour une culture scientifique et technique des citoyens*, Rencontres culturelles de Genève, Éd Georg, 1996.

<sup>24</sup> Cécile Debart, *Approches affective et muséologique de l'environnement : ces de l'acte III de la Grande Galerie de l'Évolution ?*, Mémoire de DEA, Muséum National d'Histoire Naturelle, 1997.

<sup>25</sup> se reporter à l'article de Ninian Hubert Van Blyenburgh dans ces mêmes actes de colloques.

écocitoyenneté, indispensable aujourd'hui pour participer aux choix de société, notamment en matière d'environnement.